

Qui vu...



LE GÉNÉRAL AVERESCU, VAINQUEUR DE LA DOBROUDJA

"La bataille de la Marne roumaine"

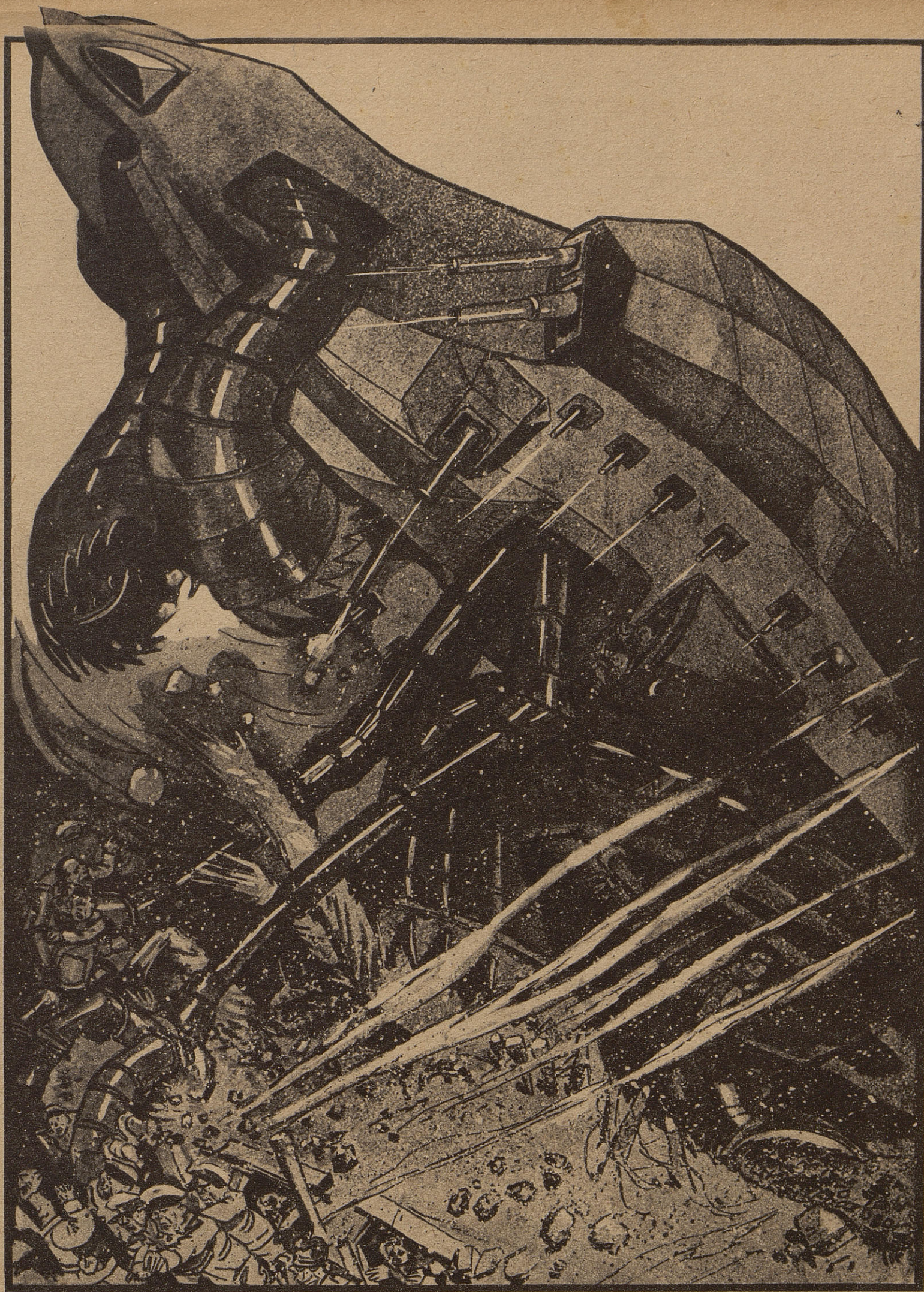
FOP.47



“ LA SAUCISSE ” RÉTIVE

On sait les services rendus à notre artillerie surtout, dont ils règlent le tir, par les ballons captifs, ces gigantesques “ saucisses ” qui planent dans les airs, au-dessus de nos régiments, à la façon d'un bon géant protecteur. Amarrée à un treuil solide, qui pèse parfois près de dix tonnes, chaque soir la saucisse est amenée dans son han-

gar par une compagnie d'aérostiers qui parfois en voient de dures, lorsque le vent contrarie leurs efforts. Le bon monstre, “ l'œil de l'armée ”, à des soubresauts terribles et entraîne dans sa course, comme on le voit ici, toute la foule des aérostiers éperdus, cramponnés aux cables et qui dansent autour du géant une gigue fantastique.



UN ENGIN APOCALYPTIQUE : LE " TANK " DES TOMMIES

Pas d'yeux, pas d'orbites, pas de bouche ! Seulement au-dessus de ses antennes un œil cyclopéen, un trou par où jaillit un éclair rouge et jaune que nul ne peut soutenir sans mourir. Tel est l'être apocalyptique que les Allemands ont vu ces jours derniers paraître sur le front anglais, passer en tanguant par-dessus leurs tranchées, défonçant les murs, broyant les fils de fer et les arbres. Cette " damned thing ", ce " tank " à la fois

terrible et grotesque, c'est " Crème de menthe ", la nouvelle forteresse roulante, machine fabuleuse, dreadnought terrestre dont la marche se compare à celle de la chenille ou de la limace. Aux yeux des ennemis épouvantés, le " tank " apparaît comme un des serpents-dragons de la légende des Niebelung ainsi que le dépeint ici le crayon d'un humoriste anglais comme un des animaux fantastiques tels que les vit Cyrano.

MARIAGE DE GUERRE

MADAME. — Devine qui se marie?
 MONSIEUR. — Est-ce que je sais?
 MADAME. — Cherche!
 MONSIEUR. — Mets-moi sur la voie. Un homme ou une femme?
 MADAME. — Les deux.
 MONSIEUR. — Comme c'est intelligent ! Je te demande si c'est lui que je connais, ou elle?
 MADAME. — Ni l'un ni l'autre.
 MONSIEUR. — Voyons, ma bonne...
 MADAME. — D'abord, je ne suis pas ta bonne. Appelle-moi Gertrude, pendant que tu y es !
 MONSIEUR. — Gertrude.
 MADAME. — Oh !
 MONSIEUR. — Eh bien, quoi ? Puisque c'est ton nom.
 MADAME. — Justement, je l'ai en horreur. Faut-il que mon parrain ait eu peu de goût !
 MONSIEUR. — Laisse là ton parrain et dis-moi qui.
 MADAME. — Qui... quoi ?
 MONSIEUR. — Qui se marie.
 MADAME. — Moi.
 MONSIEUR. — Tu crois que c'est drôle ?
 MADAME. — Parbleu ! non, ça n'est pas drôle. Mais que veux-tu ? c'est la guerre. Il faut se prêter avec dévouement aux circonstances.
 MONSIEUR. — Ah ! ah ! tu te maries en blanc ?
 MADAME. — Je te prie de ne pas plaisanter avec ces choses-là !
 MONSIEUR. — Pourquoi pas en blanc ? N'est-ce pas infamie ?
 MADAME. — Je te parle sérieusement. Quel corsage me conseilles-tu ?
 MONSIEUR. — La camisole.
 MADAME. — Comment ?
 MONSIEUR. — Et une douche bien froide.
 MADAME. — Il ne me croit pas ! (*Solennelle*). Que je meure à l'instant si je ne me marie pas demain !
 MONSIEUR. — A quelle église ?
 MADAME. — Pas à l'église.
 MONSIEUR. — Ah ! c'est un mariage civil.
 MADAME. — Non, mon ami, c'est un mariage militaire. J'épouse un caporal. (*Un silence.*) Tu sais, Juliette, ma compagne de couvent ? Figure-toi que, l'autre jour, elle m'écrivait du front...
 MONSIEUR. — Juliette ?
 MADAME. — Elle est dans une ambulance de première ligne, elle ! Elle n'a pas un mari réformé qui la retienne à l'arrière, elle ! (*Un soupir.*) Elle m'écrivait premièrement, pour m'annoncer qu'on lui a décerné la croix de guerre.
 MONSIEUR. — Oh ! oh !
 MADAME. — Avec palme. Tu entends ? Tu n'admires pas ?
 MONSIEUR. — Peuh ! Moi aussi, j'ai les palmes.
 MADAME. — Tu devrais avoir honte de faire de l'esprit là-dessus.
 MONSIEUR. — Vas-y, je ne dis plus rien.
 MADAME. — Deuxièmement...
 MONSIEUR. — Quoi, deuxièmement ?
 MADAME. — J'ai dit d'abord : premièrement ; je sais compter, peut-être ? Deuxièmement, pour me demander un service. Elle est fiancée à un caporal.
 MONSIEUR. — Elle aussi ?
 MADAME. — C'est le même. Commences-tu à entrevoir ?
 MONSIEUR. — Pas une lueur.
 MADAME. — Eh bien ! cette jeune fille...
 MONSIEUR. — Quelle jeune fille ?
 MADAME. — Juliette, parbleu ! Pas le caporal... Pourquoi souris-tu ?
 MONSIEUR. — Tu pourrais dire : cette vieille fille. Elle a ton âge !
 MADAME. — Insolent !
 MONSIEUR. — Patience ! Le mariage va la rajeunir. De vieille fille elle deviendra jeune femme, comme toi.

MADAME. — Pas tout de suite.
 MONSIEUR. — Comment, pas tout de suite ! Et pourquoi ?
 MADAME. — Juliette est au front, voyons !
 MONSIEUR. — Raison de plus : qu'ils s'y marient.
 MADAME. — Les hasards de la guerre les ont séparés.
 MONSIEUR. — Oh ! alors, si elle est à Verdun et lui dans la Somme ! Mais qu'ils viennent s'épouser en Champagne, ils feront chacun la moitié du trajet.
 MADAME. — Juliette ne veut pas quitter un seul instant ses chers blessés. C'est une sainte, une vraie sainte laïque.
 MONSIEUR. — Et son poilu ? Il ne peut pas se déplacer ?
 MADAME. — C'est que... voilà ! Il est aux Moulins et Frigorifiques.
 MONSIEUR. — Plait-il ?
 MADAME. — Ministère des Colonies, rue Oudinot.
 MONSIEUR. — A... à Paris ? Délicieux ! Le monde renversé, quoi !
 MADAME. — Ce pauvre petit ! Il est d'un tempérament si délicat. Il a de l'otite ; le bruit du canon lui ferait mal.
 MONSIEUR. — Chéri, va ! Encore un de ces sourds qui s'écoutent.
 MADAME. — Ne parle donc pas de ce que tu ignores ! Il est très courageux, au contraire. Il avait l'intention de demander une permission de six jours...
 MONSIEUR. — Pour aller au front ?
 MADAME. — Parfaitement ! Mais sa mère n'a pas voulu. Elle en aurait fait une maladie !
 MONSIEUR. — Je t'assure, c'est très curieux... J'ai l'impression de voir ces gens-là marcher sur les mains, la tête en bas !
 MADAME. — Question d'optique. Tu regardes toutes choses du point de vue bourgeois.
 MONSIEUR. — Soit : je me mets, moralement, la cervelle à l'envers, et je te suis, dans ton élément. Donc, les voici fiancés.
 MADAME. — Ils s'aiment beaucoup.
 MONSIEUR. — Où se sont-ils connus ?
 MADAME. — Ils ne se sont jamais vus.
 MONSIEUR. — De mieux en mieux !
 MADAME. — C'est tout un roman : un roman par lettres.
 MONSIEUR. — Genre *Liaisons dangereuses* ?
 MADAME. — Méchant ! c'est très chaste, au contraire. Ah ! l'idéal ! (*Coup d'œil au ciel.*) Un jour, le caporal lit, dans les petites annonces d'un journal : « Une personne charitable consolait par correspondance mobilisé neurasthénique. » C'était Juliette, tu l'as deviné. Il écrit...
 MONSIEUR. — Pour se plaindre que le duel d'artillerie des machines à écrire lui donne sur les nerfs ?
 MADAME. — Il écrit une lettre, fort bien tournée, où il explique qu'il finissait tout juste son temps quand la guerre a éclaté : total, il entame présentement sa cinquième année de service. Bref, tous ses projets d'avenir indéfiniment ajournés, toute une belle jeunesse gâchée.
 MONSIEUR. — Qu'est-ce qu'il faisait, ce bon jeune homme, dans le civil ?
 MADAME. — De la tragédie.
 MONSIEUR. — Il continue ! de quoi se plaint-il ?
 MADAME. — Et au Conservatoire, s'il te plaît.
 MONSIEUR. — Il avait déjà le grade de cabot ! Alors il a adopté Juliette ?
 MADAME. — Oui. Ils s'écrivent tous les jours.
 MONSIEUR. — Pourvu qu'elle tienne ! Donc c'est lui la marraine ? Est-ce qu'il lui envoie du tabac ?
 MADAME. — Il lui envoie des vers. J'en ai lu. Que de poésie ! Il nage positivement dans l'éther.

MONSIEUR. — Il y en a qui préfèrent la cocaïne.

MADAME. — Il a su exprimer, en strophes lyriques, le dégoût des basses promiscuités. Son premier poème, notamment, est d'un sentimental ! Il l'a composé à vingt ans, le soir même de son arrivée à la caserne. Cela s'appelle : *729 demain matin*.

MONSIEUR. — Tout un programme ! Mais le vieux bon Dieu dispose...

MADAME. — Je ne te cacherais pas qu'elle a commencé par se moquer de lui. Il a répondu qu'il voulait se tuer ; et elle s'est mise à l'aimer. Un mariage par correspondance. Crois-tu que c'est neuf ?

MONSIEUR. — Balzac l'a essayé. Il paraît que ça ne lui a pas réussi.

MADAME. — Ah ? Mais ceux-ci seront très heureux. Je connais Juliette : une perle ! Quant à lui, on sent dans toutes ses lettres une telle sincérité !

MONSIEUR. — La franchise militaire !

MADAME. — Il est même d'une exaltation ! Il veut l'épouser tout de suite, et puisqu'ils sont loin l'un de l'autre, que leurs âmes, du moins, s'unissent ! dit-il. Elle a accepté.

MONSIEUR. — Alors, c'est pour demain, ces noces spirituelles ?

MADAME. — Oui.

MONSIEUR. — Veux-tu mon avis ? Je ne les trouve pas spirituelles du tout. C'est du mauvais Tolstoï ! Ils seront bien avancés.

MADAME. — Tu n'entends rien aux amours mystiques. Lui, il sait qu'elle sera sa femme devant Dieu et devant les hommes, cela lui suffit.

MONSIEUR. — Il en faut pour tous les goûts. Mais je le calomniais : c'est un sage.

MADAME. — Demain, donc, ils s'épousent par procuration.

MONSIEUR. — Et c'est toi la mariée...

MADAME. — La famille a tenu à faire ici une petite cérémonie analogue à celle qui, à la même heure, aura lieu sur le front. En ma qualité de meilleure amie de Juliette, je la représenterai, voilà tout.

MONSIEUR. — On peut aller t'offrir les traditionnels vœux de bonheur ?

MADAME. — Ne te moque pas ! Je serai très émue.

MONSIEUR. — Toujours par procuration. Je me plais du moins à le croire. Mais tu ne feras pas mon compliment à ton caporal pour cette solennelle gaminerie.

MADAME. — Que veux-tu ? c'est un enfant !

MONSIEUR. — Hum ! on ne sait jamais... Un bon conseil : prends garde à ton cœur, Gertrude. Je ne suis pas jaloux, mais ne me rends pas ridicule.

MADAME. — Vraiment, que vas-tu chercher là ? Tu veux que je me fâche ?

MONSIEUR. — Ce n'est pas contre moi qu'il te faudra te défendre, mais contre lui. Car, en admettant que tu sois sûre de toi, es-tu aussi sûre de l'autre ? Tu vas le revoir, ce jeune homme ; il se lamentera de l'absence, tu seras la consolatrice, et, peu à peu, il se réjouira de ta présence... C'est simple, et c'est humain. Crois-moi : ne l'expose pas à t'aimer ; il serait trop malheureux. Et puis, il y a Juliette. N'oublions pas Juliette ! Elle reviendra...

MADAME. — Je l'espère bien ! Ce jour-là, mon rôle sera fini, le sien commencera.

MONSIEUR. — Fais en sorte qu'elle ait à te remercier sans arrière-pensée de l'interim. Après, tu t'apercevras davantage que j'existe, tu seras contente de me retrouver, et nous irons un peu à la campagne...

MADAME. — Qu'as-tu donc ? mon chéri, voyons !

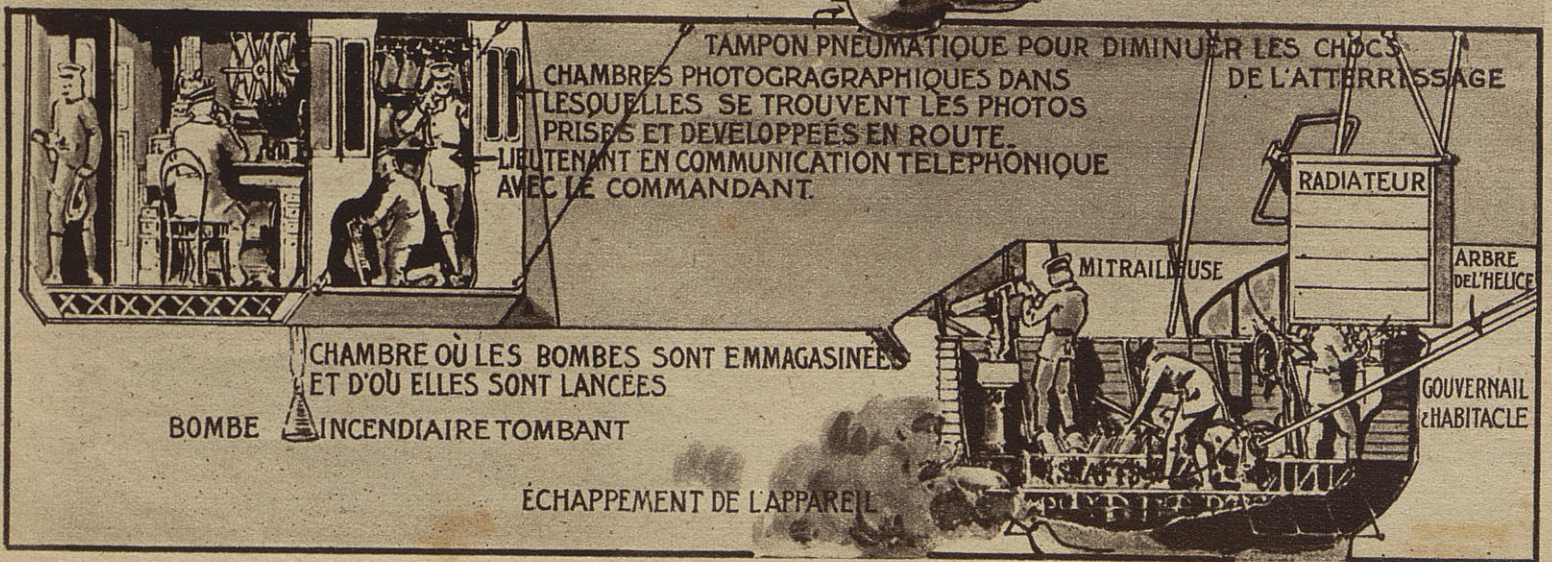
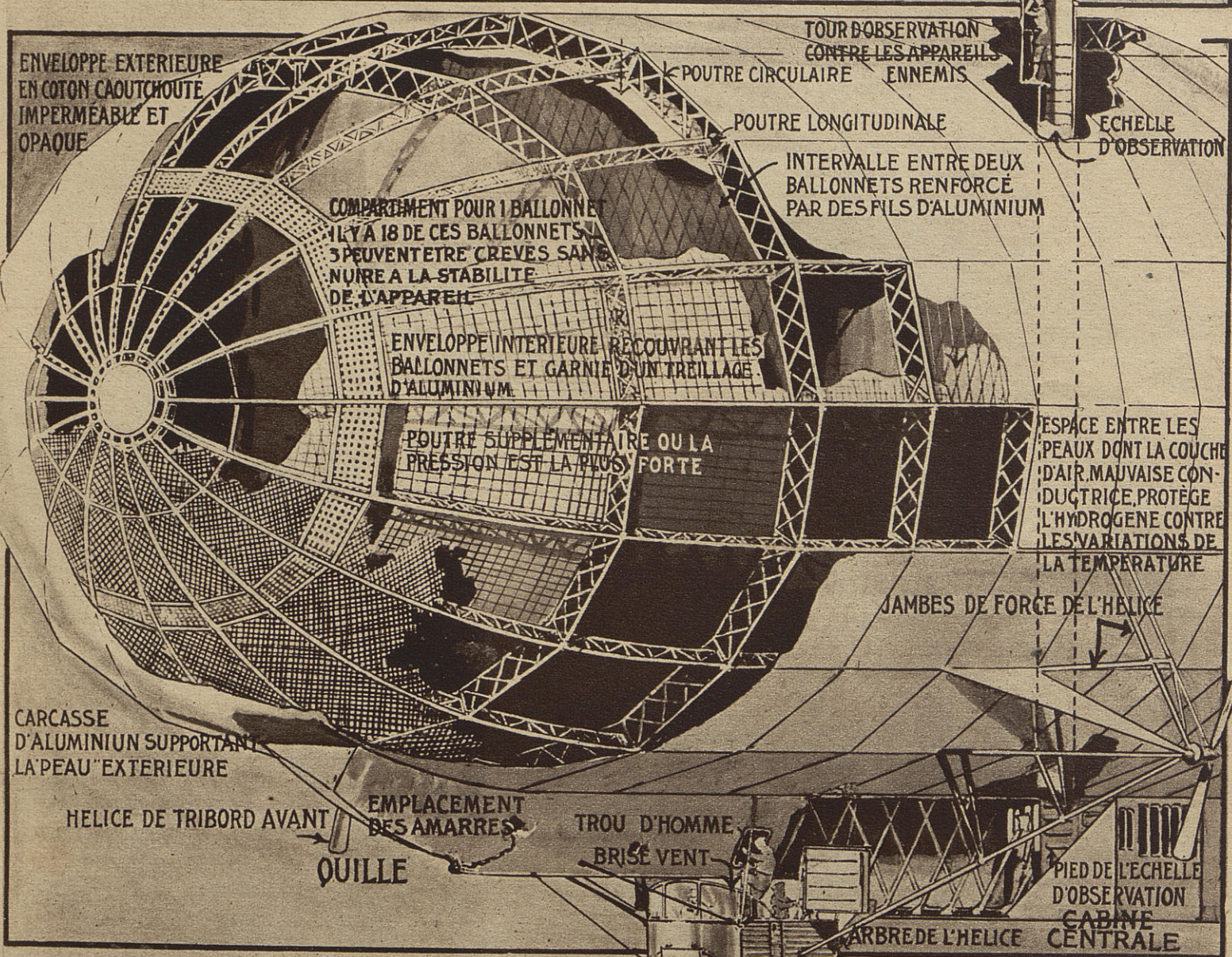
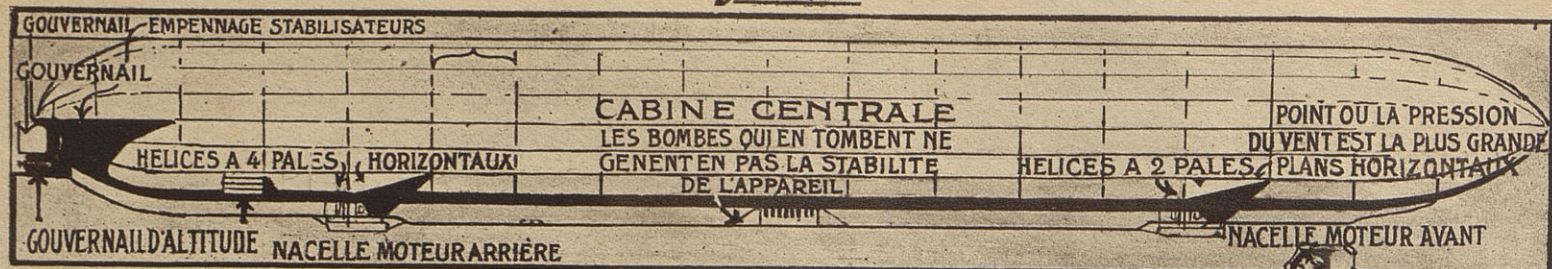
MONSIEUR. — Je t'aime bien, tu sais... et tu verras : moi aussi, quand je veux, je suis poète...



LES SIGNAUX DANS LA NUIT

Les grands phares dont le faisceau puissant semble creuser l'ombre, n'ont pas seulement pour objectif de découvrir l'incursion nocturne de l'avion adverse : ils servent aussi de point de repère aux appareils amis. Ces phares militaires ont la même

mission que les phares maritimes : c'est la bonne étoile qui indique de loin la terre ferme, le refuge et le repos... L'aviateur et le marin n'ont-ils pas d'ailleurs d'analogues destinées, eux qui sont, l'un comme l'autre, le jouet héroïque des éléments déchainés.



CE QUE LE MONSTRE A DANS LE VENTRE

Lors du 38^e raid de zeppelins sur l'Angleterre, deux des pirates de l'air sont tombés entre les mains de nos alliés ; l'un, atteint par la défense aérienne, s'est effondré au milieu des flammes ; l'autre est venu atterrir presque intact dans la campagne ; ce qui a permis aux Anglais de connaître les détails de la construction du superzeppelin dernier modèle, autour duquel

nos ennemis ont fait tant de bluff. Lorsqu'on examine mille détails de ces gigantesques dirigeables et que l'on calcule que les 39 raids effectués sur l'Angleterre depuis le début des hostilités n'ont amené comme résultats que la mort de 400 civils, la plupart enfants, femmes et vieillards, la consternation ne fait qu'augmenter devant la mentalité boche, sauvage, vaine et compliquée.



LE ZEPPELIN EN FEU. — LA JOIE A LONDRES

Coup double ! Les artilleurs de la défense aérienne de Londres peuvent être fiers de leur « tableau ». Les Londoniens, qui sont friands du saisissant spectacle qu'offrent les attaques nocturnes des zeppelins, étaient tous dans la rue, et suivaient, avec une angoisse très sportive, les péripéties lumineuses et célestes de cette lutte « modern style ». Quel enthousiasme

alors, quand ils virent l'un des monstres aériens, mortellement atteint, s'allumer comme un gigantesque brasier, et s'abîmer, en flammes, dans la périphérie ! Ce fut un véritable délire, qui s'accentua encore quand le bruit courut de la chute d'un second aéronef, et de la capture de l'équipage au grand complet ! Ce fut une nuit ardente et joyeuse, où l'on ne pensa guère à dormir.



C'est pour tous, pour les maîtres de la pensée aussi bien que pour les ignares, une rude école de culture physique égalitaire, que le travail manuel du front. Aucun gymnase, aucun collège d'athlètes

nevalent, pour le développement des muscles, cet exercice du jarret et des biceps. Artilleurs, convoyeurs, tous ceux qui font mouvoir le scientifique et formidable appareil de la guerre moderne, s'ef-

L'EFFORT...

forcent... C'est, comme disent nos amis anglais, le « struggle for life », pris dans son sens littéral: s'agiter pour ne pas disparaître, s'efforcer pour vaincre! C'est la devise de tous. Que de kilos de

graisse importune ont fondu! Et que de toxines éliminées, que d'organismes débiles régénérés! Ceux qui reviendront, moins nombreux qu'ils ne sont partis, seront du moins mieux entraînés et plus résistants.

NOTES DE COMBAT : " LE COUREUR "

SI le coureur de « Marathon », le fameux et légendaire soldat de l'Attique, immortalisé par Cortot, fit une performance splendide, il est égalé de magistrale façon par nos coureurs à nous, pendant cette guerre.

Nos « coureurs », nos agents de liaison, ce sont des anonymes et ils sont légion, et ils font le métier le plus ingrat, le plus dur et le plus noble. Le coureur, c'est le poilu qui travaille principalement quand « ça chauffe ». C'est le poilu qui parcourt des kilomètres et des kilomètres dans sa journée ou dans sa nuit, au milieu d'obstacles les plus variés et les plus meurtriers ; c'est le poilu qui part porter un ordre en plein jour — parce que le téléphone vient d'être coupé — à un endroit où il est impossible de passer. Il faut pourtant y aller ! Il y va, lui : il passe ou il se fait « descendre ».

Et quand, sur le bord d'un fossé ou d'un entonnoir, il tombe touché grièvement, il est seul, tout seul avec son chiffon de papier dans la main, et il s'éteint tout doucement, sans bruit, sans fumée...

Représentez-vous la force d'âme extraordinaire de cet homme, un gosse souvent, — qui, seul au milieu d'une affreuse mitraille, dans ce cataclysme perpétuel, va de tel point à tel autre, en plein jour comme en pleine nuit, porter son morceau de papier si précieux, si important. Il lui faut bondir à tout instant d'un entonnoir à l'autre, s'agripper des pieds, des mains, des ongles à cette terre glissante, à cette boue, profiter du moindre répit pour couvrir en vitesse 50 ou 100 mètres, puis se blottir à nouveau, faire une pause, repartir et ainsi constamment, quelquefois pendant des journées entières.

Dans ce rôle plus que dans tout autre, il faut du courage ! Plus que du courage : de l'énergie, de la volonté ! La peur, la défaillance se font plus vivement sentir chez l'homme seul que chez une collectivité.

L'agent de liaison, le « coureur », doit être le plus débrouillard, le plus solide, le plus souple et doit avoir en partage une énergie et un courage à toute épreuve. L'ordre qu'il transporte d'un point de la troisième ligne à la première, c'est quelquefois — c'est souvent même — la réussite d'une action. Très peu d'hommes sont capables de remplir cette fonction ou plutôt ce « sport » qui, quoique dangereusement meurtrier, en est un pourtant et un vrai !

Voici un exemple pour l'après-guerre, quand viendra le moment de pousser notre instruction sportive au maximum ; que les jeunes qui sont, par leur âge, encore à l'arrière, au collège ou à l'usine, puisent leurs leçons physiques dans l'exemple sublime de ce jeune poilu de la classe 14 qui, sportif avant la guerre, est arrivé sur le front avec du muscle, du souffle et des jambes et qui, avec un patriotisme ardent — patriotisme digne de celui du soldat de Marathon — mit toutes ses belles qualités physiques et sportives au service de sa grande patrie.

Maurice R... n'était ni un champion ni un recordman : son nom n'avait jamais été — pas plus que sa tête — imprimé dans un journal sportif. Si, pourtant une fois où il s'était classé 22^e dans le tour de Paris pédestre. C'était là tout simplement sa plus belle performance — si le classement y fait quelque chose — dans une spécialité. Il faisait de tout, car tout ce qui était athlétisme lui était agréable. Il passait ses matinées du dimanche à la piscine Ledru-

Rollin où il nageait pendant des heures ; l'après-midi, à bécane, il arrivait sur un terrain de Clichy où en 4^e équipe il jouait avant centre ; en semaine, le soir, après le « boulot » de l'atelier, il s'entraînait à la course à pied, place du Carrousel, ou bien quelquefois il prenait part à des courses pour « l'honneur », qui avaient comme parcours : Place du Carrousel, Porte Maillot, Place du Carrousel ! Mais ce qui le chiffonnait, me disait-il, quand venant me communiquer un ordre je le retenais à bavarder, c'est que quelques-uns de ses déloyaux concurrents employaient pour arriver les premiers les ressorts des taxis !

Malgré qu'il eût fait le Tour de Paris des professionnels ! celui-là comme beaucoup d'autres était un « pur ». Bref, un jour, le ... juin, notre bataillon se trouve engagé dans une affaire importante. Trois fois dans la matinée, les Boches attaquent furieusement et trois fois, avec de grosses pertes, ils sont repoussés. Le bombardement est violent, meurtrier, et l'ennemi en rage, exaspéré, renouvelle l'attaque sur attaque. A notre droite, une légère fissure se produit. La nuit tombe. Maurice R..., agent de liaison du chef de bataillon, est envoyé porteur d'un ordre important. Seul, il marche dans la nuit au milieu de cette terre en feu, avec la ferme volonté d'arriver coûte que coûte ! Nul mot ne peut exprimer la désolation de certains coins du champ de bataille où l'on se bat nuit et jour depuis des semaines et des semaines. Le sol est gercé, filonné, convulsé par le déluge des projectiles et tressaille sous le rugissement exaspéré des canons.

R..., inlassablement, poursuit sa route. La nuit est de plus en plus noire ; les shrapnells éclatent et couvrent le sol de leurs multitudes de petites balles en feu ; les grosses marmites, les obus lacrymogènes et suffocants, tout cela arrive et vient choir lourdement avec un déchirement sinistre : c'est un décor d'enfer !

R... marche toujours et se dirige là-bas, vers le fond, où la fusillade crépite. Notre artillerie est en pleine action et exécute de ces tirs de barrage que les Boches nous jalourent avec raison.

Nos grosses pièces vomissent et les obus hurlent lugubrement au-dessus de tout ce tintamarre de fin de monde.

Puis, tout à coup, brusquement, en longeant un petit bois tout décharné, squelettique, R... tombe sur une dizaine de Boches ; la ligne n'est pas stable et R... est prisonnier. Il lève franchement les deux bras et crie : camarades, pour cacher le geste qui lui permet de fourrer son papier dans sa bouche et de l'engloutir résolument dans le fin fond de son estomac !

C'est alors qu'une contre-attaque de nos troupes fait reconquérir le terrain un instant perdu et rétablir la ligne. Les Boches se sauvent et R..., tout joyeux, en profite pour leur fausser compagnie. Il rentre au poste de commandement et, tranquillement :

— Mon commandant, me v'là !
— Tu as vu le capitaine X... ?
— Rien à faire, mon commandant. Tout ce que j'ai pu voir : c'est les Boches.
— Et alors ?
— Et alors, mon commandant, vous parlez d'une bande de mecs culottés, y m'ont passé au coin du petit bois et puis... me v'là quoi... j'm'ai débiné.
D'après les nouveaux événements, l'ordre est changé. R... n'hésite pas et demande à y

retourner, prétextant que maintenant il connaît parfaitement le terrain.

— Y a des chances que j'y retourne ! Et comment ! D'abord maintenant j' connais l' bled ! Vous en faites pas, mon commandant.

L'on acquiesce et, après avoir pris « quelque chose pour la gorge », R... repart. Le voilà cheminant à nouveau au travers de la mitraille. Le combat continue, les balles sifflent puis, lourdement, sur le bord d'un fossé, R... s'affaisse... Une balle, une balle perdue vient de lui traverser la poitrine. Il résiste à la douleur, tâche d'arrêter l'hémorragie en comprimant son mouchoir sur le trou, regarde où il est et, voyant qu'il ne lui reste plus que 300 mètres à parcourir pour arriver au but, il continue comme il peut en se traînant sur le ventre, sur les genoux...

Ce gosse trouve l'énergie surhumaine de couvrir le parcours, d'arriver jusqu'au capitaine pour lui remettre son bout de papier tout taché de sang et de mourir tout doucement dans ses bras.

Il s'est en allé sans une plainte, simplement heureux et fier d'avoir fait son devoir !

Voilà un des plus beaux types de soldat que j'aie rencontré pendant cette longue guerre.

Sa dernière demeure se trouve là-bas, du côté de V..., au milieu de quelques centaines de petits tertres... Ils sont là, tous réunis et serrés les uns contre les autres, au milieu d'un silence religieux, impressionnant. Sur la croix de bois blanc peint en noir qui surmonte sa tombe — au milieu de laquelle gît une toute modeste couronne expédiée par la maman, — on peut lire le libellé de sa dernière et si émouvante citation :

ZOUAVE MAURICE R..., DU ...^e RÉGIMENT.
Mort au champ d'honneur ! Pour la France !

Une palme... puis ces quelques phrases superbes dans leur simplicité :

« S'est toujours fait remarquer par son courage, son sang-froid et son mépris absolu du danger. Déjà cité à l'ordre pour sa belle conduite lors des attaques de février 1916, s'est distingué à nouveau pendant les combats des 20, 21 et 22 juin 1916 au cours desquels il a été blessé mortellement. »

Sous-lieutenant HENRY DECOIN.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 22 au 28 septembre.

VENDREDI 22. — En Dobroudja, l'ennemi contraint à la retraite incendie les villages.

SAMEDI 23. — Les Serbes avancent sur la voie ferrée de Monastir. Le cabinet grec est mis « en quarantaine » par l'Entente.

DIMANCHE 24. — Cinquante-six combats aériens sur notre front en une seule journée.

— Raid de zeppelins sur l'Angleterre.
— Les Anglais gagnent 800 mètres devant Courzelette.

LUNDI 25. — Deux zeppelins qui survolaient Londres ont été abattus. Nous avons bombardé Essen et descendu vingt-cinq avions.

MARDI 26. — Les troupes franco-britanniques prennent Morval, Lesbœufs et Raucourt.

— L'aile gauche de l'armée d'Orient continue à progresser.

— Nouvelle attaque de zeppelins sur l'Angleterre.

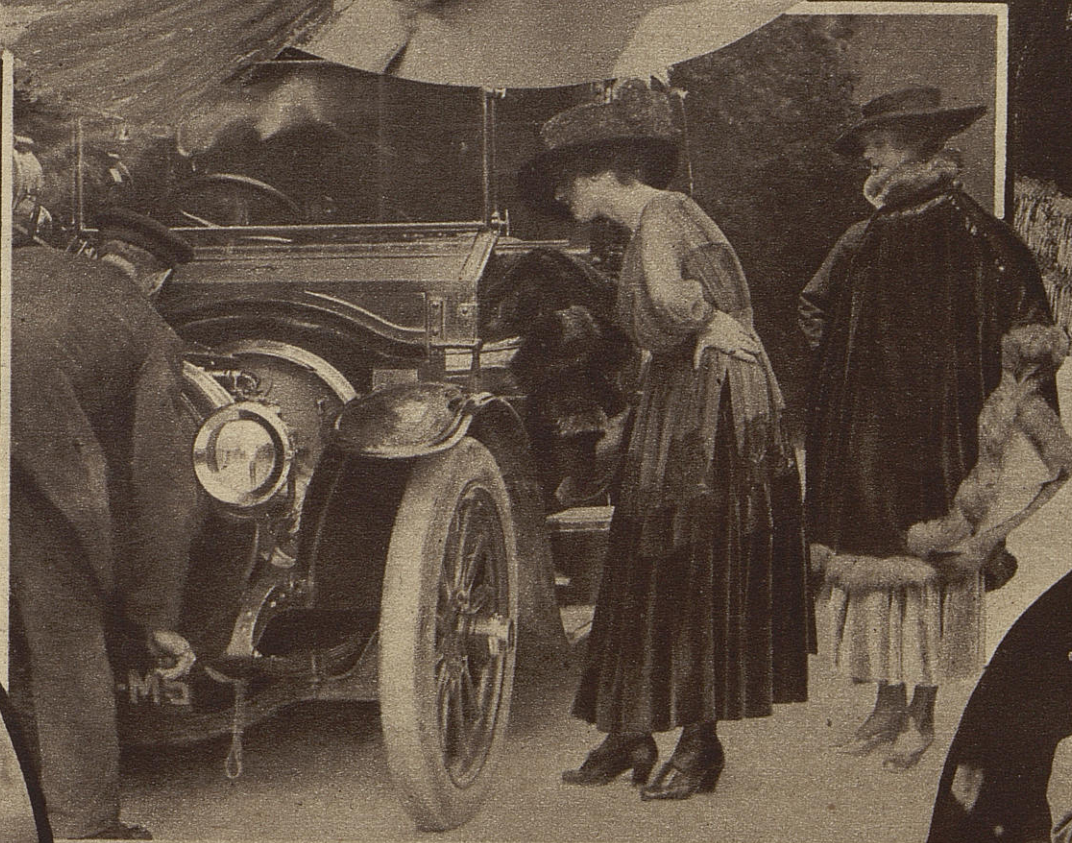
MERCREDI 27. — Comblès, Thiepval et Gueu. decourt sont entre nos mains. Nous avons fait 5 200 prisonniers.

— L'insurrection grecque gagne la Crète et Corfou.

JEUDI 28. — Nungesser abat son 16^e et son 17^e avion boche en même temps qu'un drachen.

— Les Français pénètrent dans le bois de Saint-Pierre-Vaast.

J'ai vu.
LES MODES DE L'AUTOMNE



Déjà les fourrures et les manteaux sont apparus, et c'est bientôt l'hiver. Rien de bien nouveau dans la toilette féminine si ce n'est l'importance que prennent les poches, et ceci nous vient sans doute des vêtements militaires. Les chapeaux se relèvent pour découvrir le visage, mais les plumes et les aigrettes se montrent encore

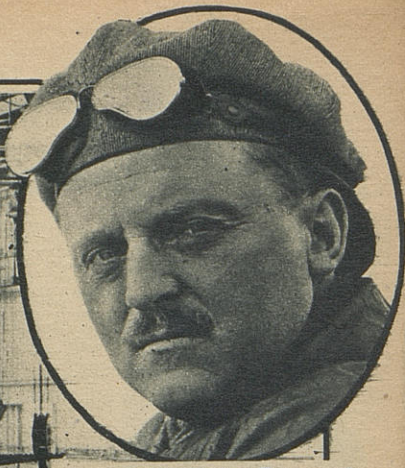
un peu timidement. On sent que les femmes ont une tendance à allonger leurs robes, et leur grâce y gagnera. Comme garnitures, beaucoup de broderies dans le genre de ces broderies bretonnes, si gaies à l'œil et qui mettent une note vive et pimpante sur des vêtements de drap toujours quelque peu sec.

CEUX QUI BOMBARDÈRENT ESSEN

Un des grands halls des usines d'Essen.



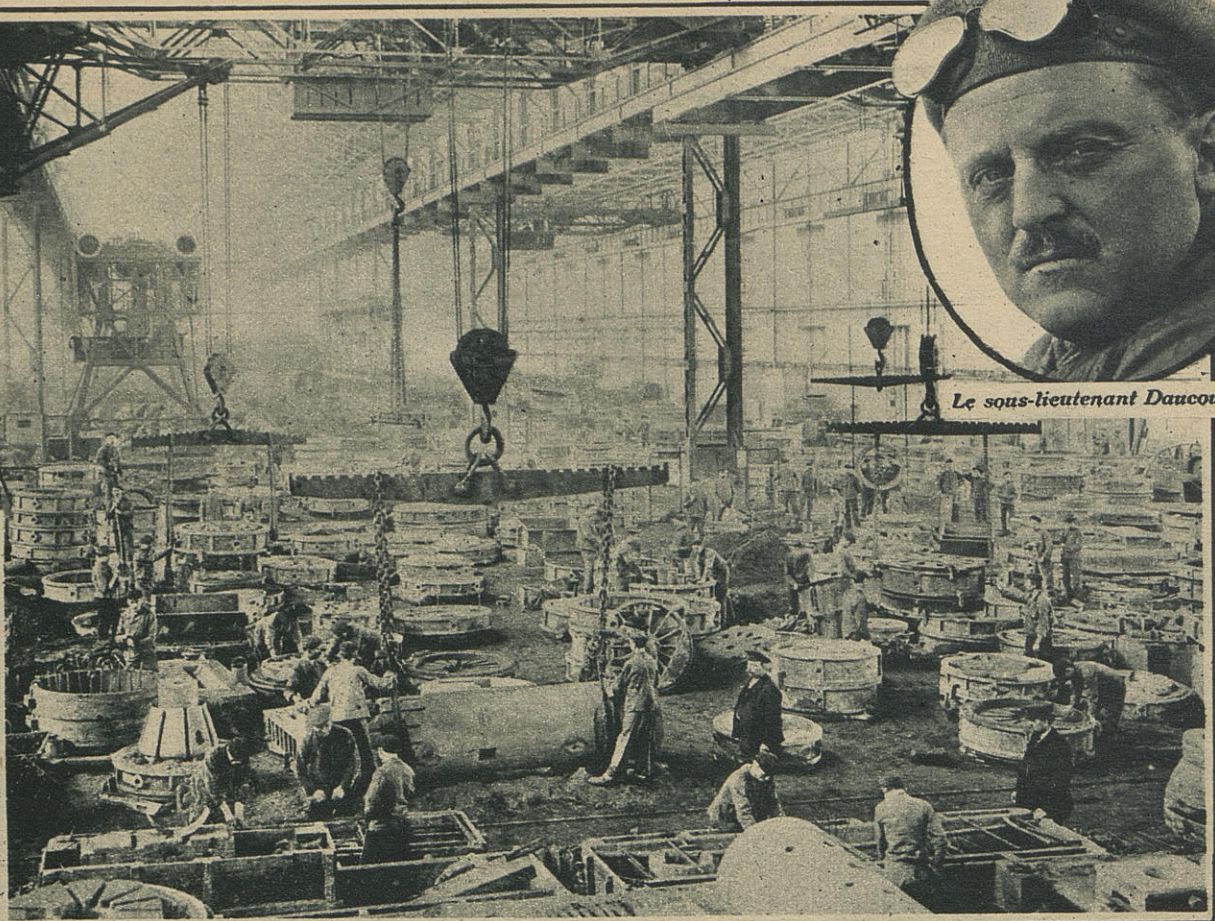
Le capitaine de Beauchamp.



Le sous-lieutenant Daucourt.



Bertha Krupp et von Bohlen, son mari.



L'héroïque audace de nos "as" ne connaît plus de bornes. Ils ne se contentent pas d'abattre par série impressionnantes les avions gênants : leurs raids se multiplient avec succès. Le plus utile est sans contredit celui qui vient de faire le capitaine de Beauchamp et le sous-lieutenant Daucourt, en bombardant Essen, la formidable ville d'acier, le cœur soi-disant inattaquable de la vieille Germania guerrière ! Frau Bertha, l'héritière des Krupp, ainsi que son mari, le diplomate von Bohlen, doivent méditer bien péniblement sur le sort futur de leurs usines : 12 bombes sur la formidable organisation métallurgique d'Essen, c'est peu, certes ! Mais ce n'est qu'un commencement, et la preuve est faite de la vulnérabilité de la cuirasse tentonne.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

CRÉÉE pendant la guerre et devenue rapidement une des premières firmes nationales, *L'Édition Française illustrée*, malgré des difficultés techniques de toutes sortes, est assurément la maison d'édition qui a la plus donné l'impression de l'activité et de l'initiative.

Nous nous proposons d'examiner ici les productions de cette maison, toutes publications DE GUERRE et qu'il est bienfaisant de lire et de relire en ces heures tragiques.

« Vous ne connaissez donc pas l'Allemagne ! » s'écriait dernièrement à la tribune française notre Président du Conseil. Il faut, en effet, connaître notre implacable ennemie. Les publications de *L'Édition Française illustrée* font « connaître » l'Allemagne.

L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

Par Gabriel Hanotaux

Nous sommes encore mal éclairés sur l'histoire des événements actuels, mais définitive, si elle pouvait jamais l'être, la grande histoire à la manière d'A. Sorel, ne s'écrira pas avant cinquante ans ; d'ici là, faut-il fermer les yeux à toute vue générale, sous prétexte que certains détails nous échappent ? Ce serait rejeter le « bien » dans l'attente du « parfait » ; beaucoup parmi nous ne le verront jamais, car nos fils seront des vieillards quand il paraîtra.

A l'histoire d'aujourd'hui demandons seulement de ne faire état que de faits certains et de mettre un peu d'ordre dans le chaos de ces faits. Or, les trois volumes parus de l'ouvrage de Hanotaux remplissent cette double condition, soit qu'ils détaillent la politique des diverses nations qui aboutit aux groupements d'alliances que nous voyons, soit qu'ils exposent les origines diplomatiques du conflit, l'affaire marocaine, la crise des Balkans et l'incident qui mit le feu au monde.

Le deuxième volume se ferme sur le dramatique chassé-croisé des déclarations de guerre et sur l'attitude des peuples en présence de l'embrassement général de l'Europe.

Le troisième volume décrit les plans des états-majors ennemis, les mobilisations en France et en Allemagne, la ruée sur le Luxembourg et la Belgique, l'invasion et les atrocités qui l'ont accompagnée, la guerre sur la frontière française et les débuts de l'action navale, les opérations sur le front serbe, tandis que le quatrième volume, en cours de publication, va se consacrer au récit

de la « Bataille des frontières », Charleroi, etc., jusqu'à la retraite sur la Marne.

C'est la palpitante histoire de la « grande guerre ». Pareil sujet devait tenter en Gabriel Hanotaux l'ancien ministre des Affaires Étrangères et l'historien. Le prédécesseur de Delcassé au quai d'Orsay, le négociateur de l'alliance franco-russe avait été trop bien placé pour n'être point renseigné : dès lors, l'historien pouvait-il ne pas parler ? « C'est entendu, dit-il, j'écris en pleine bataille, dans la poudre et la fumée, sans horizon et sans lendemain, je ne vois pas très loin, je ne distingue pas les ensembles, je ne sais pas où la fatalité nous mène... mais il y a urgence à ne pas laisser l'histoire se faire en dehors de nous et peut-être contre nous. Il importe de réunir sans retard les éléments qui doivent servir à former l'opinion du monde et d'établir dès maintenant les origines de la guerre et son véritable caractère... »

Sur ces points, en effet, serons-nous beaucoup mieux fixés plus tard ?

(Trois volumes parus. Le vol., reliure riche, dos et coins demi-chagrin, tête dorée, les autres tranches charbonnées, fers spéciaux du maître graveur Lepère, 19 francs franco France (colonies et étranger, le port en sus). Le quatrième volume paraîtra fin décembre ; il se publie actuellement en fascicules bi-mensuels à 1 fr. Neuf fascicules sont parus à ce jour. — *L'Édition Française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE

Par Gervais-Courtellemont

Ce livre, unique en son genre, commémore glorieusement la plus grande des victoires françaises, par le texte et par l'image directe en couleurs.

Ces éditeurs eurent l'inspiration de s'adresser au premier artiste photographe du monde, à Gervais-Courtellemont, dont les « Visions d'Orient » furent pour nous, occidentaux, une éblouissante révélation. Avec l'autorisation du grand quartier général français, l'artiste put braquer son objectif aux lieux glorieux dont l'Histoire redira les noms de génération en génération et de siècle en siècle. Dans *Les Champs-de-Bataille de la Marne* se retrouvent, saisis dans leur tonalité du moment et leur aspect exact au lendemain immédiat de la grande lutte, les ruines, les tranchées, les tombes glorieuses, le matériel de guerre, les Indiens et les troupes noires, etc. Et chacune de ces trois cents photographies en couleurs constitue un superbe tableau campé de main de maître.

Un texte descriptif et anecdotique de la bataille accompagne ces illustrations d'un ouvrage certainement unique dans les annales de l'édition.

Il a fallu des mois de patientes recherches pour reconstituer et pour réaliser ces « visions d'héroïsme » qui diront aux générations de quels actes de volonté, d'endurance et de patriotisme, furent capables les « poilus » de 1914 ; il montrera aussi quelles abominables destructions peut produire une guerre conduite sans merci.

(Un vol. grand in-quarto, richement relié, dos et coins demi-chagrin, tranche supérieure dorée : 16 fr. franco France. Colonies et étranger, le port en sus). — *L'Édition Française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)

A COUPS DE BAIONNETTE

La guerre n'a jamais tari l'esprit satirique au contraire, et, plus tard, il y aura une intéressante étude à faire sur la production des caricaturistes dans les différents pays. A nous en tenir à la France, où jamais l'esprit et la satire ne perdirent leurs droits, on peut déjà faire pas mal de constatations intéressantes. Si nous feuilletons les quatre volumes qui forment aujourd'hui la collection du journal *La Baïonnette*, nous y trouverons des dessins terribles et vengeurs, des légendes qui resteront comme des stigmates d'infamie, nous y trouverons aussi des critiques légères et plaisantes, venant fustiger les ridicules, mais nous y chercherons vainement des attaques contre les chefs militaires ou civils, même contre les hommes politiques ; il est loin d'en être de même chez nos ennemis.

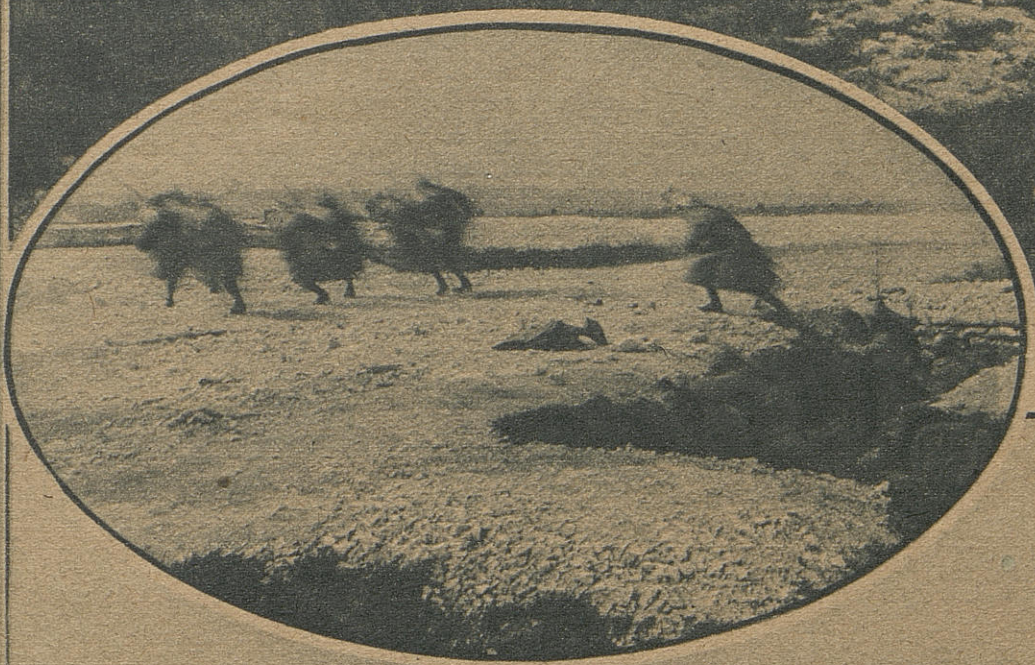
C'est là un état d'esprit nouveau, créé par la guerre et qui durera après elle.

La Baïonnette a su réunir une armée de collaborateurs et grouper tous les maîtres de la caricature à côté des conscrits qui se sont révélés, grâce à elle ; sa collection forme un ensemble des plus remarquables où se trouvent les noms de Gus Bofa, de Capiello, de Capy, de Fabiano, de Ch. Genty, d'Alb. Guillaume, d'Hermann-Paul, de Villette, pour ne citer que les principaux.

(Quatre volumes cartonnés sous couverture en couleurs. Chaque volume contient un trimestre de *La Baïonnette*, soit 208 pages dont 104 en couleurs. Le vol. : 4 fr. pour la France. Colonies et étranger, le port en sus). — *L'Édition Française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)

(A suivre.)

LE LECTEUR



En médaillon :
Nos soldats bondissent hors de leurs abris.

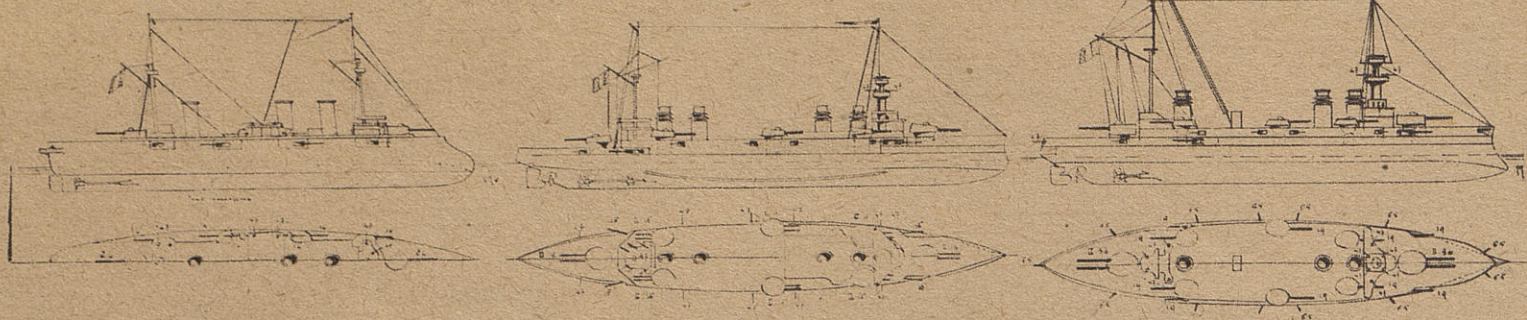


Atteint par un éclat, un lieutenant tombe en chargeant à la tête de ses hommes.

AVANT L'ASSAUT DES DERNIERS RÉDUITS DE COMBLES

Encerclée par les Anglais et les Français, la forteresse de Combles a été arrachée aux Allemands le même jour que le fort de Thiepval. Méthodiquement, nos troupes progressèrent autour du village, et, la veille de sa prise, elles débordèrent Raucourt. Nos photographies représentent des vagues de fantassins

français avançant de Raucourt sur le hameau de Frégicourt, dont la possession devait permettre l'approche du cimetière de Combles. Se souciant peu des shrapnells et des obus qui tombaient autour de lui, notre correspondant prit quelques souvenirs vécus de la charge qui donna la victoire à nos soldats.



QUELQUES TYPES DE LA FLOTTE DE COMBAT FRANÇAISE

Croiseur protégé D'ENTRECASTEAUX
(construit en 1899).

Caractéristiques : Déplacement : 8 144 tonnes ; longueur : 120 mètres ; largeur : 17 m. 0 ; tirant d'eau : 7 m. 50 ; puissance : 15 000 chevaux ; 2 machines alternatives ; vitesse : 19 nœuds 1. — Armement : 2 canons de 24 cent. ; 12 de 14 cent. ; 12 de 47 mm ; 4 tubes.

Croiseur cuirassé VICTOR-HUGO.
(construit en 1907).

Caractéristiques : Déplacement : 13 000 tonnes ; longueur : 148 mètres ; largeur : 21 m. 0 ; tirant d'eau : 8 m. 20 ; puissance : 30 000 chevaux ; 3 machines alternatives ; vitesse : 23 nœuds. — Armement : 4 canons de 19 cent. ; 16 de 16 cent. ; 20 de 47 mm ; 4 tubes.

Cuirassé JUSTICE
(construit en 1907).

Caractéristiques : Déplacement : 15 000 tonnes ; longueur : 134 mètres ; largeur : 24 mètres ; tirant d'eau : 8 m. 4 ; puissance : 18 000 chevaux ; 3 machines alternatives ; vitesse : 19 nœuds 4. — Armement : 4 canons de 30 cent. ; 10 de 19 cent. ; 8 de 65 mm ; 10 de 47 mm ; 4 tubes.

NOTRE FLOTTE DE COMBAT ⁽¹⁾

Établissement d'un projet. — En France, le Conseil supérieur de la Marine, composé d'amiraux et présidé par le ministre, fixe, d'après les théories du moment en honneur, les programmes navals.

Pour chaque type de bâtiment, l'élément primordial est l'armement, qui permet, nous l'avons vu, de déterminer approximativement le déplacement.

Le génie maritime, chargé de l'exécution des programmes, élabore un premier projet fixant les principaux éléments de puissance.

Le déplacement ainsi fixé, on obtient les trois données principales permettant d'établir le plan des formes :

Longueur, largeur, profondeur de carène, en utilisant des coefficients calculés d'après les navires déjà construits et dont le type se rapproche de celui dont on veut établir le plan.

Connaissant le déplacement, on connaît le volume de la carène ; d'autre part, des trois données ci-dessus on peut déduire, au moyen de nouveaux coefficients, la surface de la flottaison et celle du maître-couple.

Ainsi, de proche en proche, et toujours par comparaison avec les navires déjà construits, on arrive à tracer un plan des formes sur lequel on effectue tous les calculs de déplacement et de stabilité, et qui n'aura plus à subir que des modifications peu importantes pour répondre complètement aux données du problème.

Tracé des plans. — Si l'on voulait maintenant construire un navire d'après les plans que nous venons d'établir sur papier, on s'exposerait à de graves mécomptes, la plus petite erreur du plan devenant considérable à grandeur d'exécution.

De plus, pour la fabrication et la coupe des différentes pièces, on est obligé d'avoir des

patrons en vraie grandeur (découpés dans de minces planches de sapin).

Ces patrons, ou « gabarits », seraient très difficiles à construire d'après le tracé réduit.

C'est pourquoi, avant de passer à la construction d'un navire, on reproduit le plan en vraie grandeur sur le plancher d'une vaste salle nommée : « salle à tracer » ou « salle des gabarits ».

Le tracé s'effectue comme sur le papier, en portant les données relevées sur le plan à petite échelle.

Lorsqu'il est achevé, on relève soigneusement les dimensions définissant les formes du navire et on les inscrit sur un registre appelé : « devis de tracé », qui constitue le document permettant, à un moment quelconque, de reproduire, soit le navire entier, soit une de ses parties.

On confectionne ensuite plusieurs modèles au 1/20, qui permettent de déterminer la position des membrures du navire, ainsi qu'à étudier les installations de détail relatives aux ancres, passerelles, embarcations, etc.

Pour certains bâtiments, on exécute un modèle en paraffine, facilement retouchable, qui sert à faire des expériences de vitesse dans un grand bassin situé à Paris et permet d'étudier le tracé des formes immergées les plus favorables à la vitesse.

Enfin, la réalisation effective du projet est confiée soit aux arsenaux de l'État, soit à des chantiers privés, et dépend de l'art de la construction navale, subordonnée à la métallurgie en particulier, à la science en général.

Pour terminer cette première étude, indiquons que le bâtiment de guerre est un objet qui coûte fort cher.

La construction d'un cuirassé coûte de 2 fr. 50 à 3 francs le kilogramme, alors que celle d'un bâtiment de commerce aussi luxueux, aussi soigné qu'un *Lusitania* ou une

Provence, ne dépasse pas 0 fr. 85 ! (0 fr. 40 pour un cargo.)

Les dépenses d'entretien sont également considérables. Un cuirassé d'escadre comme la *Patrie* (15 000 tonnes), coûte annuellement 1 200 000 francs à l'État. Un torpilleur coûte proportionnellement quatre fois plus, un sous-marin huit à dix fois plus !

Ajoutons que ces bâtiments nécessitent des arsenaux, des ports, des bassins de radoub, ceux-ci doivent suivre la progression constante des déplacements, et il faut fréquemment les agrandir ou en créer de nouveaux.

On comprend ainsi que la raison pécuniaire intervient en première ligne pour limiter le développement de la marine militaire d'un pays.

C'est pourquoi, ainsi que je l'indiquais au début de ces pages, il est de première nécessité, pour l'existence même de la marine, que le grand public la connaisse, s'y intéresse, en comprenne l'absolue nécessité, et puisse ainsi accepter, en toute connaissance de cause, les lourdes charges qu'elle nécessite.

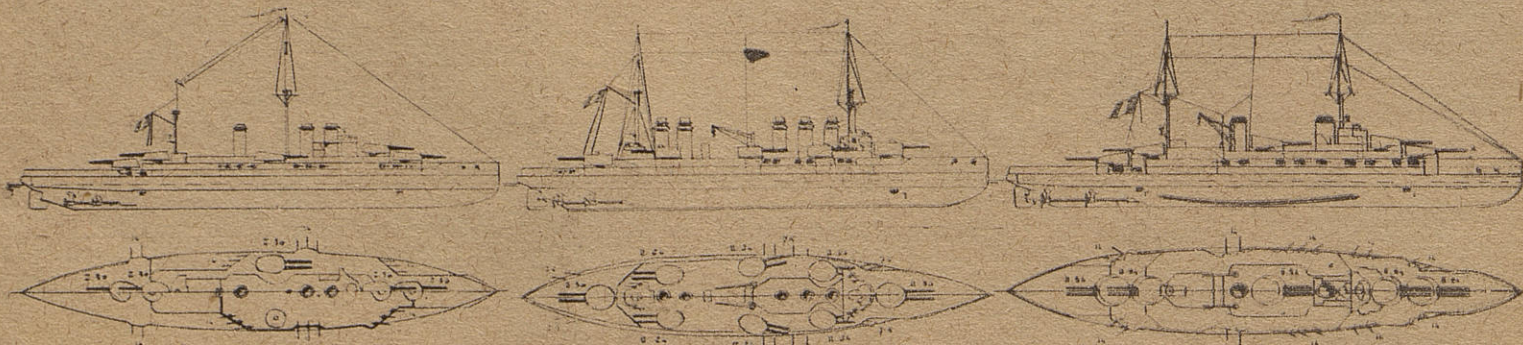
MARIAK.

FIN

Des Photographies sur l'Aviation

J'ai Vu rétribue immédiatement toutes les photos intéressantes sur l'Aviation et les Aviateurs. — Envoyez épreuves, et de préférence clichés ou pellicules à

M. l'Administrateur de *J'ai Vu*,
30, Rue de Provence, Paris.



Cuirassé PARIS
(construit en 1912).

Caractéristiques : Déplacement : 25 467 tonnes ; longueur : 165 mètres ; largeur : 27 mètres ; tirant d'eau : 9 m. 02 ; puissance : 29 000 chevaux ; 4 turbines ; 4 hélices ; vitesse : 20 nœuds. — Armement : 12 canons de 30 cent. ; 22 de 14 cent. ; 4 de 47 mm ; 4 tubes sous-marins de 450 mm.

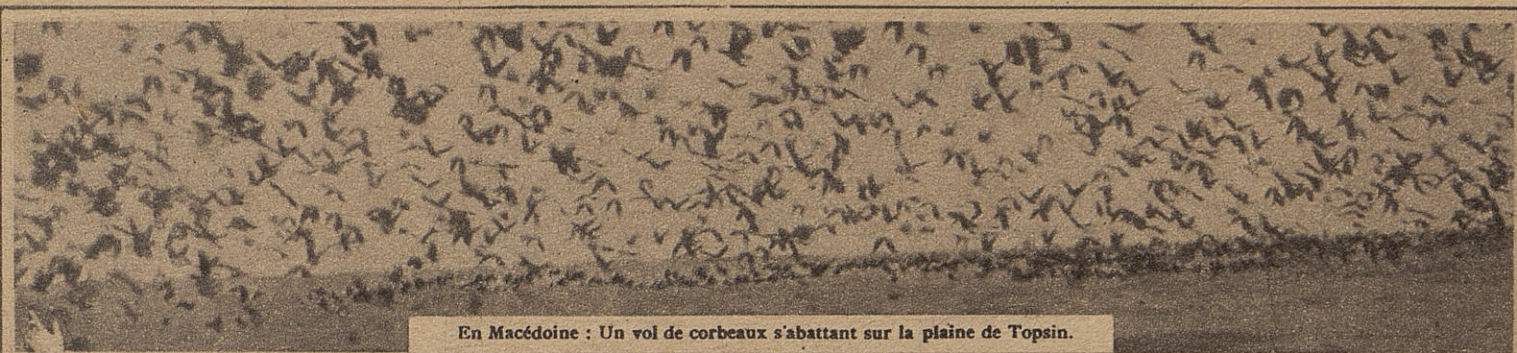
Cuirassé BRETAGNE
(construit en 1913).

Caractéristiques : Déplacement : 23 500 tonnes ; longueur : 165 mètres ; largeur : 27 mètres ; tirant d'eau : 9 m. 20 ; puissance : 29 200 chevaux ; 4 turbines ; 4 hélices ; vitesse : 22 nœuds. — Armement : 10 canons de 34 cent. ; 20 de 14 cent. ; 4 de 47 mm ; 6 tubes pour torpilles 450 mm.

Cuirassé DANTON
(construit en 1911).

Caractéristiques : Déplacement : 18 350 tonnes ; longueur : 143 mètres ; largeur : 25 m. 60 ; tirant d'eau : 8 m. 44 ; puissance : 22 500 chevaux ; 4 turbines ; 4 hélices ; vitesse : 19 nœuds 5. — Armement : 4 canons de 30 cent. ; 12 de 24 cent. ; 16 de 75 mm ; 10 de 47 mm ; 3 tubes.

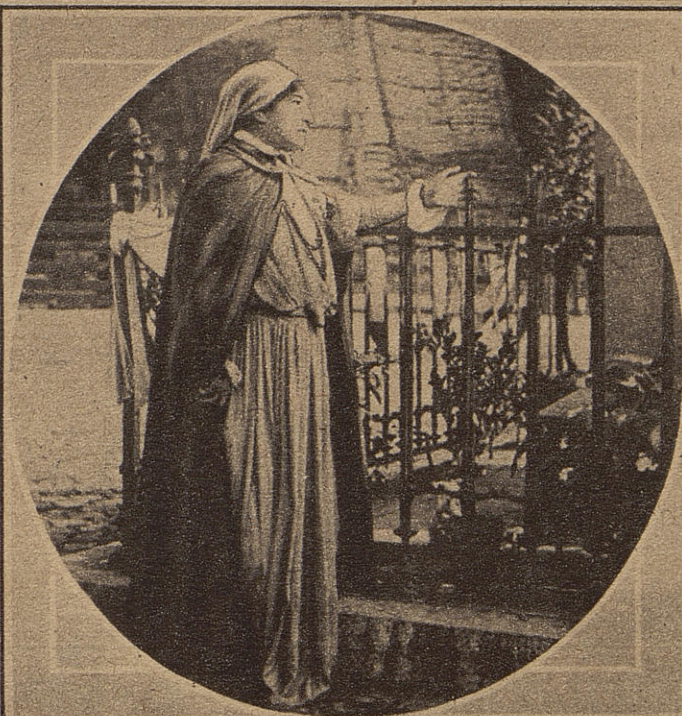
J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



En Macédoine : Un vol de corbeaux s'abattant sur la plaine de Topsisin.



M^{me} Caristic-Martel, la Muse des Armées, disant des vers chez les soldats belges.



M^{me} Sarah-Bernhardt, la sublime artiste, visitant la cathédrale de Reims, contemple la statue de Jeanne d'Arc.



Sur le front de la Somme, un poilu barbier rend service à une villageoise barbue.



Le capitaine aviateur annamite Do-Hu tombé glorieusement en France.



Le ministre italien de Nava L'adjutant Dorme, qui vient d'abattre son onzième avion allemand.



Le ministre italien Ariotta, en mission à Paris.



L'athlète Emile Maitrot, anc. champ. de France, mort au champ d'honneur.



Le général Duport, le nouveau chef d'Etat-Major général de l'Armée.



Le dessinateur Sem X au milieu des soldats russes sur le front français.



M. Chauvet, Président du Conseil administratif de Genève, visite à Paris l'hôpital de la rue de la Chaise que dirige le Dr Charles Bonnet.



M. le baron de Gailhier d'Heuroy, nouveau Ministre de Belgique, à Paris.



LA NOUVELLE IDOLE

C'est en lui, l'homme aux clous, que Michel, le peuple allemand, a mis ses dernières espérances. Ceux que le Kaiser avait appelés pour élaborer le plan kolossal, grâce auquel le monde entier était asservi à la kulture, ont été sacrifiés : Falkenhayn, qui devait prendre Verdun, après avoir remplacé von Moltke, a rejoint dans la retraite von Kluck, le vaincu de la Marne, von Haeseler, le mentor du kronprinz, von Einem, von Bulow, von Hausen, von Heeringen, von Stein, von Deimling. Malgré ses

préférences, le Kaiser a dû remettre la direction suprême au maréchal Hindenburg, celui-là même qu'il appelait dédaigneusement le général des Lacs Mazure. Il ne s'agit plus de conquérir l'Europe maintenant : il faut tenir. Avec sa figure brutale, ses yeux sauvages, Hindenburg, dont l'aureole a éclipsé tous les grands chefs de l'Etat-major, est la nouvelle idole des Allemands aux abois. Mais, pour nos soldats, il n'est qu'un vulgaire épouvantail dont ils ne se sont d'ailleurs jamais soucié.